

QUELLE TUILE !

Albert achevait de garnir la monumentale cheminée campagnarde avec des brindilles de bois sec. Avec minutie, il adjoignit quelques écorces et costier¹ d'épicéas exsudant encore des perles d'ambre. Il les disposa en un savant échafaudage comme si la construction devait perdurer.

– S'il te plaît, laisse-moi craquer l'allumette, supplia Odette.

Le silence du séjour fut troublé par le frottement soyeux de la boîte, le craquement sec de l'allumette et le discret froufrou de sa robe à fleurs. La faible lueur s'accrochait désespérément à l'allumette. D'une main tremblotante, elle glissa cette dernière sous le tortis de feuilles de journaux inséré au milieu du fagot. Aussitôt, une flammèche hésitante vint lécher les premières brindilles. Bientôt, l'ensemble s'agita au rythme du joyeux ballet des flammes de l'âtre. Son front parcheminé se teinta de rougeâtre accentuant rides et pattes d'oie. Elle recula de deux pas, silencieuse. Ses yeux, saupoudrés d'un bouquet d'étincelles, comme ceux d'un haruspice après un sacrifice, suivaient les volutes fleurant bon l'odeur douceâtre de résine. Les frêles arabesques, en danse éthérée, s'élevèrent dans la hotte, tel l'encens d'une grand-messe. Satisfaite par son ouvrage, elle se retourna vers son mari et lui déclara :

– Que c'est beau ! Ne trouves-tu pas Albert ?

¹ *Costier : nom de la première planche irrégulière tirée d'un fût dans une scierie.*

– Oui, ma chérie, tu as raison. Il y a si longtemps que tu attendais cet instant. Demain, je me rendrai au village afin de remercier l’artisan qui a refait l’avaloir². L’hiver n’aura qu’à bien se tenir.

Août battait son plein. En apparence, rien ne justifiait cette flambée si ce n’est la jouissance que seule peut donner la sensation de se sentir enfin chez soi. Quel dépaysement ! Odette et Albert avaient vécu en banlieue parisienne, attendant avec impatience l’heure de la retraite. Sou à sou, le couple avait thésaurisé, espérant fuir un jour leur banlieue devenue irrespirable. Depuis que les médias ne parlaient plus que de taux d’ozone, de dioxyde de carbone et d’autres gaz tout aussi nocifs, de la violence omniprésente rendant leur promenade hasardeuse, ils ne rêvaient plus que d’air pur, de silence et de bonheur tranquille. Ils avaient acheté ce modeste pavillon et son lopin de terre dans les années 55. Presque la campagne. Chaque jour, faute de n’y être jamais monté, leurs yeux caressaient d’envie la Tour Eiffel. Albert avait toujours refusé. À cause du vertige, disait-il.

Le temps passant, franchissant le Bois de Boulogne, la Pieuvre étendit ses mortels tentacules en bords de Seine. Progressivement, elle dévora chaque parcelle de terre des coteaux, les remplaçant par des plaques de béton. Des bâtisses, dites modernes, y poussèrent plus vite que des champignons. La Tour se cacha à leurs regards. Pollutions diverses jaunirent puis flétrirent rosiers et lilas qui embaumaient leur jardinet. Afin d’éviter que de mystérieuses maladies ne les étioient avant la récolte, les légumes durent être traités. Papillons et abeilles ne vinrent plus butiner. Les rosiers furent remplacés par des troènes. Les légumes par de la pelouse. Le sourire se fit chaque jour plus amer.

Chaque vendredi, Odette avait pris l’habitude de se rendre au marché de Saint-Cloud afin de s’y achalander pour la semaine en fruits et

² *Avaloir : intérieur arrondi du fond de la hotte d’une cheminée autour duquel s’enroule la fumée évitant ainsi le refoulement.*

légumes frais. Un à un, les visages amis disparurent. Seul leur souvenir vivait encore dans les albums jaunis, du temps où leur chez eux s'apparentait à un village. Dans leur jeunesse, même des vaches paissaient dans les champs d'herbes folles sous l'œil bienveillant de leur chère Tour. Au lait crémeux de la ferme se substituèrent les berlingots du supermarché. Les nouveaux clodoaldiens³ vaquaient, pressés. Le panier rempli de victuailles, elle s'en retournait dans sa prison de béton cuisiner les légumes tout en se gavant de télévision. Faute de rencontrer une interlocutrice avec qui potiner des choses sans importance de la vie, le temps consacré aux emplettes se racornit.

Bref, à partir des années 80, Odette et Albert ne se sentirent plus chez eux. Pis encore, ils se considéraient comme transplantés dans un univers qui leur échappait. Quand les rayons pudiques du soleil s'emberlificotaient dans les antennes d'immeubles et qu'Albert jardinait, c'est tout juste si les voisins ne l'observaient pas comme on le ferait d'une espèce animale en voie d'extinction et protégée par le W.W.F.⁴ Parfois, l'un ou l'autre glissait un petit mot, curieux de savoir à quoi il s'affairait. Alors, prenant la pose photo-souvenir, avec un large sourire, Albert répondait :

– Mais, Monsieur, je survis !

Avec le temps, même l'ocre et la rouille argentée des meulières du pavillon commencèrent à faire grise mine. Sur la façade, l'ampélopsis⁵ moribond découvrit de larges cicatrices. Les crampons dédaignaient la rugosité maculée du support. La décision fut donc prise de quitter ce lieu qui, des décennies durant, avait incarné un havre de paix. À peine avaient-ils écrit sur un calicot tendu au-dessus du seuil « A vendre » que les promoteurs se pressèrent. Sur les

³ *Nom donné aux habitants de Saint-Cloud*

⁴ *W.W.F. : World Wilde Fondation : association mondiale de protection de la nature.*

⁵ *Ampélopsis : variété de vigne-vierge.*

coteaux dominants le Bois de Boulogne, les arpents de terre constructibles étaient devenus si rares. Albert, conscient de l'inestimable valeur de son trésor, écoutait sans mot dire les promesses mirifiques. De temps à autre, un hochement de tête ou un sourire sardonique. Guère plus. Les enchères montèrent. Les plus malhabiles allèrent jusqu'à leur offrir un vaste appartement dans l'une des cages à lapins qu'ils se proposaient de construire en lieu et place de feu leur coquet pavillon. Quel manque de tact et d'imagination !

Odette alla s'asseoir dans l'un des deux fauteuils qui encadraient la cheminée afin de goûter au plaisir d'un feu crépitant de joie. Sur le trumeau, elle avait tenu à ce que son mari installât une photo de leur ancien pavillon avec, en toile de fond, les murs de béton. Elle le connaissait trop bien pour savoir, qu'un jour ou l'autre, il ne manquerait pas de maugréer. On leur avait dit que, l'hiver, quand le vent soufflait en rafales, s'édifiaient d'infranchissables congères. Dans ce cas, le plateau restait pendant plusieurs jours isolé du monde. Parfois, le poids de la neige sur les caténaies privait les montagnards d'électricité. Sur le manteau de la cheminée, au cas où, trônaient en permanence deux anciennes lampes à pétrole en cuivre. Ce fut la seule raison qui fit marquer un temps d'hésitation avant qu'Albert ne couchât sa signature en bas de l'acte de vente.

Cette maison s'était avérée une affaire. Depuis quand n'était-elle pas habitée ? D'après Maître Fernandez, au moins deux générations. Questionné sur le pourquoi, ce dernier s'était borné à répondre :

– Oh ! Vous savez comment sont les jeunes d'aujourd'hui ? Il leur faut du bruit, du monde, de la vie quoi ? Qui, à part les anciens comme vous et moi, accepterait de vivre dans une maison au milieu des bois, à quelques kilomètres de la première habitation ?

L'explication sembla fort logique. Désirant le calme, la tranquillité et surtout l'air pur, d'un geste résolu, Albert apposa son paraphe, en bas de chaque page, à côté de celui d'Odette. Impatiente, elle avait signé la première. Le notaire avait déclaré en lui tendant son stylo à plume :

– Honneur aux dames !

Était-ce par courtoisie ? ou bien afin d'être certain que cette vieille bâtisse fût enfin achetée après plus de cinq années de mise en vente ? Qu'elle était vieille ! Ne servant plus de demeure, moyennant un loyer symbolique, le propriétaire l'avait concédée à un artisan chauffagiste du canton. Le rez-de-chaussée servait d'atelier et l'étage d'entrepôt. Au printemps dernier, au cours d'une excursion dans la région, les deux jeunes retraités l'avaient découverte par le plus grand des hasards. Sur ce plateau de la haute Ariège, loin du tourisme de masse, ils étaient tombés, émerveillés, sur une vaste étendue herbeuse couverte de narcisses butinés par des nuages d'abeilles et de papillons. Toutes choses depuis longtemps disparues de leur jardinet. Odette, à qui ces dernières manquaient tant et qui, de sa vie, n'en avait jamais vu autant, cueillit d'énormes brassées de ce fabuleux trésor. Elle se crut au paradis. Albert prit des photos. Puis, par ce jour ensoleillé de Pentecôte où tournoyait dans l'air cristallin un couple de buses en quête d'une proie, ils étaient arrivés devant cette maison. En soi, elle n'avait rien d'extraordinaire sauf de se trouver à proximité du champ de narcisses. Sur le linteau était inscrit : A vendre !

– Voilà ce qu'il nous faut ! Qu'en penses-tu mon chéri ?

Méfiant, comme le sont souvent les vieux, en guise de réponse, Albert se contenta d'un sourire avant d'entreprendre le tour de l'ancestrale bâtisse.

– C'est du solide. Rien que de la pierre de taille. Du bon calcaire... sûrement des environs. La toiture ne me semble pas être en trop mauvais état.

Puis, comme un voleur, il s'était approché d'une fenêtre. Il manquait un volet. Il avait alors glissé un œil à l'intérieur. Atterré, il découvrit un incroyable bric-à-brac digne d'un brocanteur de l'ancien temps.

– Il y a même une cheminée.

Odette s'était alors précipitée, ravie. Il n'en fallut guère plus pour décider les deux jeunes retraités. Un coup de fil. Maître Fernandez leur fixa un rendez-vous pour le lendemain. Le prix demandé leur

sembla dérisoire. Pas même celui d'un studio en banlieue parisienne ! Le surlendemain, le notaire les conduisit visiter les six pièces. Ils déchantèrent un peu, non à cause du désordre qui encombrait chacune d'elles, mais en apprenant que, s'ils disposaient de l'eau courante alimentée par une source vive, il n'existait ni chauffage central, ni salle de bains. La cheminée faisait, comme au bon vieux temps, office de cuisinière. Aussi, le prix avait-il été revu légèrement à la baisse.

Le mois d'août suivant fut idyllique. Seul un petit incident en troubla la sérénité. Un matin, alors qu'Albert était descendu au village, avec un sourire un peu narquois et l'œil rieur, la boulangère lui dit :

– Alors, comme ça, c'est vous les nouveaux propriétaires de la maison du capitaine ?

Albert ignorait tout de ce capitaine n'ayant rencontré qu'un petit employé de banque qui, en tant qu'unique héritier, avait signé l'acte de cessation de propriété. Il ne lui avait pas semblé que ce gringalet fût un militaire.

– Quel capitaine ? demanda-t-il amusé par cette déclaration impromptue.

– Comment, ne l'avez-vous pas encore entendu hurler la nuit ?

– Hurler le capitaine ? Non point !

– Son fantôme ne tardera sûrement pas.

– Quel fantôme ?

– Ben voyons ! Celui du capitaine et de son chien. Mon pauvre Monsieur, cette maison est hantée.

– Oh ! Vous savez Madame, je ne crois pas aux histoires de sorcières. Il y a longtemps que la dernière n'est plus qu'un tas de cendre dispersée par le vent de l'oubli. Nous ne sommes plus au Moyen Âge, dit-il légèrement moqueur en prenant sa miche de pain cuite au feu de bois et sentant si bon le froment.

– Nous en reparlerons ! Nous en reparlerons !

Albert était rentré soucieux, sans même achever les commissions. À peine arrivé, il conta l'histoire à Odette. Dans leur demeure encore en

chantier, nul fantôme d'homme ou d'animal n'était venu troubler la sérénité de leurs nuits. En voyant des parisiens s'installer dans leur région, la femme, sûrement chauvine, devait se railler. La suite du mois se déroula dans les meilleures conditions.

Cette romanesque histoire de fantôme du capitaine et de son chien tomba aux oubliettes. Après un désastreux ultime hiver en région parisienne, au printemps suivant, ils emménagèrent définitivement dans une maison entièrement rénovée. Sur les rebords des fenêtres ruisselaient des cascades de fleurs. De son côté, Albert avait délimité un vaste carré afin de reprendre le jardinage. Un pécore du voisinage vint défoncer cette terre non travaillée depuis des décennies. On reparla vaguement du capitaine et de son chien. Albert n'y porta guère plus d'attention qu'aux cancans de la boulangère. La récolte de haricots verts fut somptueuse.

- Le froid peut venir, déclara-t-elle fière et guillerette, nous avons de quoi tenir un long siège.

Effectivement, à la souillarde⁶ sur les étagères, les pots s'alignaient. Vides au départ, à la fin de l'été, ils étalaient toutes les couleurs des légumes du jardin et des fruits de la forêt. Odette avait pris grand plaisir à préparer des confitures de myrtilles et de framboises sauvages dans une grande bassine en cuivre fort culottée et dénichée dans une brocante. En septembre, vinrent les bocaux de cèpes, de rosés-des-prés et de rouseillous⁷. Ils apprirent à les cuire au feu de bois sur une grille après les avoir arrosés d'une goutte d'huile d'olive ramenée de l'Ibérie voisine. En octobre, alors que les quelques feuillus de la sapinière s'embrasaient des derniers feux de l'automne, sur les adrets, ce fut le ramassage des châtaignes, grillées elles aussi dans la cheminée à l'aide d'une poêle trouée à cet effet. Puis, avec le retour des frimas, vint le temps des premières soupes de légumes et des veillées au coin de l'âtre où chacun lisait dans son fauteuil.

⁶ *Souillarde* : nom donné au cellier en Ariège.

⁷ *Rouseillous* : nom donné aux lactaires délicieux du fait de leur couleur d'un bel orangé.

Albert avait refusé la télévision afin, avait-il dit, de réapprendre à vivre au rythme des saisons.

Ce jour-là, depuis l'aurore, le ciel était resté lourd et bas. Ayant tourné brusquement au noroît, le vent annonçait la neige. Dès que la montagne absorba les dernières lueurs du jour, la bise acérée de l'hiver commença à plumer les nuages chargés de flocons. Bien qu'il fût bon, Albert ajouta une bûche d'épicéa dans le foyer. Aussitôt, l'écorce couverte de mousse et de lichen crépita. Une suave odeur de résineux envahit la pièce silencieuse. Chacun replongea dans sa lecture. Soudain, un bruit étrange se fit entendre. Tout d'abord sourd, puis s'accroissant comme si un mâtin gémissait, puis se plaignait avant de hurler à la mort.

Quelques instants après, le hurlement s'atténua pour reprendre presque aussitôt. Les mains parcheminées se crispèrent sur les livres. Les fronts se sillonnèrent de rides peu habituelles. Les yeux se fixèrent sur le dernier mot. Les tympanes se mirent en alerte. Ni Odette, ni Albert, ne prononcèrent la moindre parole. Un silence suivit. Le chien s'était tu. Les mains se décrispèrent. Les rides s'estompèrent. On passa au mot suivant. Le long hurlement, identique au précédent, reprit avant le bas de la page. Odette leva la tête, regarda son époux, blême et, d'une voix chevrotante, demanda :
– Albert, tu as entendu ?

– Oui ! C'est sûrement un chien errant qui hurle dans la forêt, déclara-t-il pour rassurer son épouse.

Il replongea dans son livre. Il fut incapable de lire la ligne suivante. L'insolite et sinistre geignement l'avait remué jusqu'au fond des entrailles.

Odette fit de même et, à l'instar de son époux, ses yeux restèrent fixés sur le dernier mot. Elle se souvint alors de cette étrange histoire du capitaine et de son chien retrouvés morts sur le pas de la porte et dont les fantômes hantaient sporadiquement la maison. Nul n'avait jamais su qui les avait frappés. Un règlement de compte entre contrebandiers ? Bonapartiste, on avait aussi soupçonné les

royalistes. Si, sur le moment, elle s'était gaussée, aujourd'hui, elle faisait grise mine. Quand les hurlements se firent entendre pour la troisième fois, si proches qu'ils semblaient venir du grenier, le visage renfrogné, les lèvres tremblantes, elle dit à Albert :

– Ça vient des combles !

– Tu te fais des idées ma chérie.

– Non, je t'assure que ça vient des combles. Dis donc, Albert... et si c'était vrai cette histoire de fantômes ? ajouta-t-elle en chuchotant comme si elle craignait qu'on l'entendît.

– Tu ne vas quand même pas me dire que tu crois à de telles balivernes ?

– Non, bien sûr, mais... néanmoins, je ne suis pas tranquille. Tu sais... toutes ces histoires... Va donc voir ce qui se passe là-haut puisque tu es certain de ton fait.

Si Albert n'en laissait rien paraître, dans son for intérieur, il n'était guère plus rassuré. Il tenta vainement de calmer ses angoisses. Son épouse l'ayant traité de lâche, il décida de monter au grenier, prêt à en découdre avec le ou les revenants. Au passage, par sécurité, il saisit son bâton de promenade en cornouiller et grimpa les marches de merisier, évitant celles qui craquaient. Le chien geignait toujours. Plus il montait et plus les gémissements se précisaient. Arrivé en haut de l'escalier, il colla son oreille contre la porte du grenier, la poitrine oppressée et le cœur battant à se rompre. Aucun doute possible. Les lugubres gémissements de l'animal, ou plutôt de son fantôme, venaient bien des combles. Il hésita longtemps avant de l'ouvrir brutalement, le bâton levé, prêt à frapper. Son bras ne rencontra que l'absence. Les plaintes s'étaient tues. Toujours angoissé, il entreprit de fouiller chaque recoin. Inquiète de ce brusque silence, Odette venait de le rejoindre, sur la défensive. Aucune trace de chien et encore moins de capitaine.

– Tu avais raison, dit-elle, le hurlement venait bien de dehors. Le vent du nord, par je ne sais quel manège, aura véhiculé les plaintes du pauvre animal jusqu'ici. Que c'est étrange quand même ! J'aurais juré que ça venait de chez nous.

Rassurés de n'avoir rien trouvé, ils refermèrent la porte, non sans donner un double tour de clef, par sécurité. Albert ne manqua pas d'ironiser sur la peur de son épouse mais se garda bien de lui faire part de la sienne. Chacun retrouva le confort de son fauteuil, face à la cheminée, soulagé. Quelques pages furent tournées avant que, derechef, les yeux se fixent et que les mains se crispent. Le chien reprenait ses gémissements suivis de lancinantes plaintes douloureuses qui n'étaient pas sans rappeler celles des loups à la nouvelle lune. Cette fois-ci, les lamentations furent si présentes qu'ils eurent l'impression que l'animal séjournait au salon, couché à leurs pieds. Odette frissonna et dit :

– Albert, et si nous allions nous coucher ?

Les livres posés sur la table basse, deux bûches ajoutées dans la cheminée qui ne crépitait plus de joie comme si elle aussi avait pris peur et chassé toute gaieté du foyer, ils éteignirent le séjour. Armés de leur bâton de marche, ils gagnèrent la chambre. La toilette fut sommaire. Elle se glissa la première sous les draps réchauffés au moyen d'un diable⁸.

À peine eurent-ils éteint que le chien reprit sa longue série de plaintes angoissantes, juste au-dessus de leur tête. Odette se serra étroitement contre son mari, tremblante d'inquiétude.

– Je crois que ta boulangère avait raison. Cette maison est hantée.

La nuit fut affreuse bien que le fantôme se maintînt au grenier et ne vînt point les tourmenter dans la chambre. Tout bruit suspect entretenait leurs craintes. Avec l'aurore, les hurlements se turent. Ils finirent par s'endormir.

Petit-déjeuner silencieux. Si chacun pensait la même chose, aucun ne s'aventura à dévoiler le fond de sa pensée. En activant les braises, Albert ne put s'empêcher de jeter un œil de regret à la photo de leur

⁸ *Un diable est constitué de deux arceaux de bois tendre entre lesquels on suspend une ampoule électrique et que l'on glisse entre les draps afin de jouer le rôle d'une chauffelette.*

pavillon. Dehors, tout était blanc. La neige ruisselait de lumière. Ce paysage de carte postale ne tarda guère à leur faire oublier les angoisses de la nuit. Une longue promenade dans la poudreuse finit de dissiper leurs inquiétudes. Après tout, ce n'était sûrement qu'un chien ? un effet du vent tourbillonnant sur ce plateau cerné de toutes parts par les montagnes vêtues de fiers épicéas qui, comme une armée, en masse compacte et sombre, s'élançaient à l'assaut des sommets ? Les huit jours suivants, le chien ne se manifesta pas et fut quasiment oublié. Après cette courte accalmie, le temps se remit brusquement au froid. Ce fut de nouveau une nuit d'angoisse sous la couette de plume d'oie.

Le lendemain, Odette et Albert s'affairèrent à vider le grenier afin d'apercevoir, pensaient-ils, le fantôme de l'animal qui se taisait dès la porte ouverte.

– Il y a une gouttière juste au ras du mur, fit remarquer Odette. Il faudra que tu ailles voir le couvreur afin de faire réparer la toiture avant que l'eau qui ruisselle ne pourrisse le plancher.

– Je m'en occuperai dès demain, répondit Albert alors qu'il sortait le dernier carton non encore déballé depuis leur déménagement.

La nuit suivante fut aussi angoissante que la précédente. À deux reprises, Albert était remonté au grenier, désormais vide, certain d'apercevoir enfin le fantôme hurlant. Rien ! Absolument rien ! C'était à n'y rien comprendre. Odette et Albert, désespérés, épuisés après une nouvelle nuit d'insomnie commencèrent à soulever le problème de la revente de la maison.

Le couvreur vint dès le lendemain.

– Monsieur, c'est un chevron qui est pourri. Il va falloir que je découvre une partie du toit pour le remplacer. Il y en a bien pour deux jours de travail.

Le toit recouvert d'une bâche leur permit de passer une nuit calme. L'après-midi, à leur retour de promenade, alors qu'Odette et Albert lisaient près de l'âtre, le couvreur frappa à la porte du séjour. Ils lui

dirent d'entrer. L'homme s'avança vers eux.

– Je la laisse ou je la change ? demanda-t-il en exhibant une tuile cylindrique comme une canalisation romaine, encore vernissée par endroits et moussue sur un côté.

– Qu'est-ce ? interrogea alors Albert.

– Une tuile à loups.

– Une quoi ?

– Une tuile à loups.

C'est ainsi qu'Odette et Albert apprirent que, au siècle dernier, les anciens plaçaient ce genre de tuile au ras du faîtage exposé au nord. Lorsque le noroît soufflait en rafales, annonçant les grands froids, ce dernier s'y engouffrait en émettant un bruit proche de celui d'un loup chef de meute. Ils espéraient ainsi éloigner des demeures les loups affamés.